

23^e Rencontres
photographiques



© Guillaume Herbaut, Kotovsk - Parc des Cheminots - 19 décembre 2013 - 14h39.
La statue de Lénine, détruite dans la nuit du 8 au 9 décembre 2013

L'ENGAGEMENT

12 OCTOBRE - 15 DECEMBRE 2019

LORIENT • LANESTER • HENNEBONT

le lieu
photographie contemporaine

L'ENGAGEMENT

“ Les photographies sont à l'épreuve du temps et l'engagement est long. Les deux sont volontaires et insoumis, le photographe est obstiné, l'engagement est entier. Ils se rejoignent dans l'absolu... Photographie et engagement : un pari nécessaire et utile pour parler du monde et l'aimer...”

Raymond Depardon.

“ Seul n'a de valeur que le travail réalisé en profondeur dans un engagement total, et dans une lutte où le cœur se livre tout entier ”

Werner Bischof.

L'Engagement va de pair avec la photographie et le photographe.

Dès l'origine, les “premiers photographes” hommes de sciences, physiciens et chimistes, avaient la volonté d’“enregistrer le réel”, de fixer l'image sur un support de manière pérenne et de la rendre reproductible. Leur investissement amena la démocratisation de la photographie.

Tout comme la littérature ou la peinture, la photographie grandit à travers les âges, les contextes historiques et sociaux pour atteindre le statut du 8^{ème} art.

Ce médium s'est vu évoluer à travers de nombreux courants : Du pictorialisme à la straight photographie, de la nouvelle objectivité au surréalisme en passant par le constructivisme ou la photographie humaniste...

A l'heure actuelle, quand on entend “photographie engagée” on pense directement à la photographie de reportage, au photojournalisme issu de la tradition documentaire. Tradition qui se saisit de thématiques sociales afin de susciter une prise de conscience chez son public, de militer pour des réformes sociales. Cette photographie documentaire change et cède du terrain à d'autres explorations, explorations allégoriques, psychanalytiques ou fictionnelles qui n'effacent aucunement sa dimension politique.

Les thématiques se sont parfois déplacées de l'étude sociale vers des sphères d'identités individuelles et collectives. Ce qui amène les artistes à s'investir dans de nouvelles voies, utilisant tous les dispositifs afin de rendre leur travail aussi complet que leurs implications.

Un engagement de soi vers soi même.

L'engagement nécessite une mobilisation de soi, une capacité puissante d'investissement, une rigueur d'exploration. Cette volonté d'éveiller les consciences, se fait par le partage, le témoignage, le reportage documenté ou mis en scène.

Ils explorent de nouvelles perspectives. Leurs démarches, dans leur volonté de convaincre, se dessinent le plus souvent en série afin d'exploiter le sujet de façon plus globale et entière. L'organisation des images en récit traduit leurs pensées.

Ils font de leur pratique un choix de vie. De plus ils nous transmettent leurs façons d'observer le monde qui les entoure et nous apportent un point de vue singulier. Ils renouvellent les approches pour mieux s'approprier le temps dans lequel ils évoluent.

Émilie Teulon

*Commissaire des expositions pour les 23^e Rencontres Photographiques
Responsable des expositions et de la pédagogie pour la Galerie Le Lieu*

Jane Evelyn Atwood
Samuel Bollendorff
Pierre Boulat
Oliver Coret
Gilles Coulon
Raymond Depardon
Claudine Doury
Gilles Favier
Rip Hopkins
Tim Hetherington
Henri Huet
Pieter Hugo

Yong Quan Jin
Daido Moriyama
William Klein
Didier Lefèvre
Helen Levitt
Martin Parr
Marc Riboud
Xavier Ribas
Johann Rousselot
Sebastião Salgado

Dans le cadre des 23^e Rencontres Photographiques dont la thématique est *L'Engagement*, ainsi que pour fêter les 10 ans du réseau Diagonal*, nous avons eu la chance de faire une sélection à partir du fonds photographique du Cnap (Centre national des arts plastiques)** autour du Combat et de l'Ordinaire.

Les vingt-deux photographes choisis nous font découvrir un ordinaire mondial qui nous montre une humanité à travers les âges et les continents. Un éclatement de l'histoire de la photographie. Du documentaire social à l'intime, du reportage à la photo autobiographique en passant par la contemplation, ces chefs d'œuvres sont réunis afin de transmettre et partager un quotidien et d'éveiller les consciences à travers ces regards singuliers.

*Le Réseau Diagonal est le seul réseau national et européen réunissant des structures de production et de diffusion de la photographie contemporaine qui se consacrent également au développement de pratiques d'éducation à l'image.

***Dans le cadre de l'engagement, une manifestation nationale organisée par le Réseau Diagonal en partenariat avec le Cnap et le soutien du Ministère de la Culture-DGCA et de l'ADAGP.*

Jane Evelyn Atwood (1947 -)

Jane Evelyn Atwood est née à New-York en 1947. Elle vit et travaille en France depuis 1971, résidant entre la Bretagne et Paris. Influencée par le travail de Diane Arbus, elle veut photographier les "gens".

Jane Evelyn Atwood est connue pour ses photographies sur la prostitution dans la rue des Lombards à Paris et également pour son livre portant sur les femmes incarcérées, qu'elle a photographiées pendant dix ans.

En 2005, elle se rend à Haïti, sa vision rompt radicalement avec l'imagerie que l'actualité impose régulièrement pour évoquer ce pays. Fascinée par ses habitants, la photographe choisit d'utiliser la couleur, avec ses ombres et ses contrastes, pour témoigner de la dignité et des espoirs d'un peuple qui ne se résout pas à la fatalité.

Samuel Bollendorff (1974 -)

Samuel Bollendorff est né en 1974. Diplômé de l'école Louis Lumière et des Beaux Arts de Paris, il étudie également l'histoire de l'art. Son travail est basé sur la photographie documentaire, il est aussi producteur de web documentaire. Dans la série photographique "*A marche forcée*", Samuel Bollendorff propose de découvrir l'envers du décor du miracle économique chinois. Cette série est composée de 50 photographies, enrichies pour chacune d'entre elles par des textes écrits de Samuel Bollendorff. Il s'est immergé dans cette Chine qui d'un côté propose une face économiquement florissante et de l'autre des gens qui meurent de faim, de maladie grave mais qui par peur des représailles ne disent rien.

Pierre Boulat (1924 - 1998)

Pierre Boulat est né en 1924 à Condé-Saint-Libaire. Il commence la photographie dès 1938.

En 1940, il entre à l'Ecole Nationale de Photographie et de Cinéma d'où il sort, en 1943, major de sa promotion. À la libération il commence son travail dans la presse parisienne avec des photos de personnalités, de crimes ou d'actualités.

En 1948, il s'installe au Caire où il publie un livre sur l'Égypte, "*Images Égypte*". De retour à Paris en 1950, il ouvre un studio de mode et travaille en free-lance pour la presse parisienne et américaine. Il réalise une série de reportages dont "*L'enfance Perdue*" pour Look Magazine, qui lui vaudra le prix de l'Encyclopedia Britannica.

En 1957, il signe avec la revue américaine Life Magazine, son premier contrat d'exclusivité. Sa collaboration avec Life ne cessera qu'avec la fermeture du magazine, en décembre 1972.

En 1972, Pierre Boulat a le privilège d'être choisi par Stanley Kubrick pour réaliser toutes les photos de fond pour la première partie de son film "*2001 Odyssée de l'Espace*".

En 1994, il est fait Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. Il expose dans plusieurs galeries à Paris. Le FNAC a acquis plusieurs de ses photos.

Olivier Coret (1972 -)

En janvier 2005, Olivier Coret se rend en Palestine dans le village de Nazlat Issa, où les autorités Israéliennes édifient un mur de séparation entre Israël et la Palestine lors de la seconde Intifada pour sauver la vie des israéliens. Il y va pour photographier non pas le mur en lui même mais les gens qui vivent avec le mur. Olivier Coret y a passé des heures, des journées, des soirées, des semaines aux confins de la Cisjordanie. Il en connaît le tracé par cœur, ce qui l'autorise à dire : "Je n'y vois qu'une manière d'officialiser les frontières des colonies, de les annexer à Israël, et d'enclaver les palestiniens dans une Cisjordanie invivable". Ce qu'il a vu c'est exactement ce qu'il montre. En aussi peu de temps, un mur n'a jamais été autant photographié. Pourtant, même construit au nom de la sécurité des Israéliens, il n'a rien de photogénique. Certains photographes en ont utilisé les aspects graphiques, d'autres sa présence dominante, Olivier Coret l'a photographié à échelle humaine. Il a choisi un format 6X6 ou 6X7 pour montrer l'enfermement.

Gilles Coulon (1966 -)

Gilles Coulon est né à Nogent sur Marne en 1966. Il vit et travaille à Paris. Depuis 1996, il est membre du collectif de photographes “*Tendance Floue*”. En 1997, il reçoit le premier prix du World Press (catégorie “vie quotidienne”) pour son travail sur les peuples transhumants entre le Mali et la Mauritanie. En 1999, “*Avoir 20 ans à Bamako*” paraît aux Éditions Alternative, après plusieurs voyages dans la capitale malienne. En 2000, il publie *Delta* aux Éditions Donniya, un regard sur l’Afrique à travers des paysages et des scènes de vie quotidienne autour du delta intérieur du fleuve Niger. La même année, il répond à une commande du Ministère de la Culture sur la jeunesse en France, en réalisant “*Les samedis soirs*,” travail exposé en 2001 au festival Visa pour l’image de Perpignan, au Centre photographique d’Ile-de-France de Pontault-Combault, et au festival de Ping Yao, en Chine. Ses différents travaux en Afrique sont présentés à la Maison Robert Doisneau de Gentilly, au festival Terres d’images de Biarritz et la galerie Chab de Bamako. En 2004 “*White Night*” est exposé à la Lagerfeld Gallery à Paris puis à la galerie Acte 2 et à la Galerie Émotion. Ce travail sur la nuit dans de nombreuses villes du monde est publié en 2005 chez Steidl.

Raymond Depardon (1942 -)

Le photographe et cinéaste français Raymond Depardon est né le 6 juillet 1942 à Villefranche-sur-Saône (Rhône). En 1960, il est engagé par l'agence Dalmas en tant que photographe pigiste. Il est envoyé en Algérie pour couvrir l'opération SOS Sahara et décroche sa première grande publication dans Paris-Match. Il devient, en cinq ans, le reporter principal de l'agence. En mars 1962, il est incorporé pour ses classes pendant quatre mois au 37e régiment d’infanterie à Sarrebourg (Moselle), puis il est expédié à Paris pour travailler comme photographe des armées à la rédaction du journal Bled 5/5 (qui deviendra TAM). Un an après, en août 1963, il est libéré de ses obligations militaires. Il retourne à l'agence Dalmas où il devient photographe salarié. Il est connu pour son travail de photographe et cinéaste. Il est considéré comme l'un des maîtres du film documentaire.

Avant l'an 2000, Raymond Depardon a décidé de filmer l’agriculture délaissée des massifs montagneux. Il a suivi pendant dix ans des paysans de moyenne montagne. Il nous fait entrer dans leurs fermes avec un naturel extraordinaire. Ce film nous parle, avec une grande sérénité, de nos racines et du devenir des gens de la terre. *Dans Le quotidien*, deuxième chapitre de la trilogie “*Profils paysans*”, nous retrouvons quatre ans plus tard les mêmes agriculteurs. “*La Vie moderne*” est le dernier documentaire de Raymond Depardon et Claudine Nougaret consacré aux paysans.

Claudine Doury

(1959 -)

Claudine Doury est née en France en 1959. Durant plusieurs années, elle a exploré les cultures des “*petits peuples*” de Sibérie, puis chroniqué l’invraisemblable camp de vacances d’Artek, en Ukraine.

Dans la série *Sasha* (2007-2010), la photographe capture le glissement d’une jeune fille de l’enfance à l’âge adulte, questionnant la construction de la personnalité à travers les jeux secrets, les rites intimes, les peurs et les rêves de l’adolescence.

La série *Loulou Beauty* de Claudine Doury représente le portrait de la jeunesse, et en particulier des jeunes femmes.



Claudine Doury, *Les cousines de Samarcande*, 2004 - FNAC 10-861 - Centre national des arts plastiques
- © SAIF / Cnap / Galerie Camera Obscura.

Gilles Favier

(1955 -)

Gilles Favier est né en 1955 à Roanne. En 1981, il rencontre Christian Caujolle qui vient de créer le service photo de Libération. Il commence alors une collaboration qui ne s’est jamais interrompue avec Le Quotidien. Nourri des images de Diane Arbus, Gilles Favier s’est efforcé depuis ses débuts de porter un regard humaniste sur les marges de la société. En 2002, il commence un important travail documentariste sur les traces de l’ethnologue Pierre Verger.

Il a quitté Paris et vit désormais dans le sud de la France.

Il est connu pour avoir réalisé des séries de photographies documentaires sur la France, il a aussi pris en photo les grands conflits du monde.

En 1992, il a photographié les habitants de la Renaude, enclave défavorisée des quartiers Nord de Marseille.

Il a mis en lumière la vie des gitans sédentarisés des années 1990.

C’était un souhait du président François Mitterrand : qu’en ce début des années 90 des artistes dressent un état des lieux de la France.

Gilles Favier réalise une première tentative à Marseille dans une cité HLM. Mais le photographe est malvenu; il bat en retraite. Finalement, il se fixe à la Renaude, une enclave du nord de la ville. Le quartier est divisé en deux. En haut les HLM, où vivent les familles arabes. En bas, des cubes de béton, où réside la communauté gitane. Le photographe y restera un an et demi, avant d’y retourner dix ans plus tard. Ses photographies racontent l’histoire des habitants de ce bout oublié de la ville, situé au fond d’une rue, en bordure d’un cimetière.

Rip Hopkins

(1972 -)

Né en Angleterre en 1972, Rip Hopkins a étudié le design industriel à l’ENSCI (École Nationale Supérieure de Création Industrielle) à Paris. Ethnographe, artiste, annonceur, enseignant, journaliste et directeur artistique, il a travaillé pendant 10 ans en collaboration, avec Médecins sans frontières pour photographier et réaliser des documentaires sur les populations en danger aux quatre coins du monde, notamment au Sud-Soudan, en Bosnie, au Libéria, en Ouganda, en Ingouchie et au Timor oriental.

Il rejoint l’Agence VU en 1996 et reçoit l’année suivante la bourse Mosaïque, le prix Kodak Young Photo Reporter, le prix Observer Hodge et le prix Monographies. En 2000, il a reçu la bourse de la Fondation Hachette pour poursuivre ses travaux photographiques au Tadjikistan. Cela lui a valu le prix de la Fondation HSBC en 2002 et la publication de *Tadjikistan Weaving* (Actes Sud Éditions). Son livre “*Displaced*” (Textuel Éditions 2004) a été réalisé avec le soutien de la bourse FIACRE.

Rip Hopkins est un photographe constamment confronté à des questions telles que: qu’est-ce qu’une image aujourd’hui ? À chaque nouveau projet, il se pose à nouveau ces questions et réévalue son rôle dans le monde d’aujourd’hui. Son style est atypique c’est une rencontre entre la photographie documentaire et l’expression artistique, l’humain est au cœur de ses œuvres.

Rip Hopkins est toujours membre de l’Agence Vu et est représenté par la Galerie Le Réverbère et par la LT2.

Tim Hetherington

(1970 - 2011)

Tim Hetherington est né en 1970 au Royaume-Uni, il fut photojournaliste, cinéaste, défenseur des droits de l'homme, artiste et grand penseur en matière d'innovation dans les médias. Diplômé d'Oxford en lettres classiques et en anglais en 1992, il est également titulaire d'un deuxième diplôme en photojournalisme en 1997 de l'Université de Cardiff. Il travaille d'abord pour la presse britannique et s'oriente rapidement vers la couverture internationale. Travaillant et vivant en Afrique pendant de nombreuses années, il a exploré les conséquences d'un conflit qu'il a documenté avant d'approfondir sa compréhension des origines et des causes de la violence. Ceci et d'autres travaux l'emmenèrent à travers le monde. La production de Tim Hetherington variait entre essais photographiques de magazines, films documentaires, installations artistiques, expositions multimédias et travaux d'investigation pour Human Rights Watch et les Nations Unies.

Sa photographie issue de la série *“No condition is permanent : Liberia”*, nous montre un jeune garçon affilié au groupe rebelle du LURD (Libériens Unis pour la Réconciliation et la Démocratie), il transporte des munitions et traverse la place du marché de Tubmanberg, pour se rendre sur le site de désarmement des Nations Unies, aux abords de la ville.



Tim Hetherington, *No condition is permanent : Liberia*, avril 2004.
FNAC 04-829, Centre national des arts plastiques, Paris-La Défense
(France) © droits réservés / Cnap / (crédit photo : Visuel fourni par l'artiste.)

Henri Huet

(1927-1971)

Né en 1927 en Indochine, d'un père français et d'une mère vietnamienne, Henri Huet vint en France en 1932.

Il suit des cours dans l'atelier du peintre Mathurin Méheut à l'école régionale des beaux-arts de Rennes, puis il entame une activité de peintre.

Il s'engage ensuite dans la Marine nationale (aéronavale), et, après des cours de photographie, il est envoyé au Viêtnam en 1949 comme photographe de l'armée.

À la fin de la guerre en 1954, il reste au Viêtnam comme photographe civil, mais la guerre survient de nouveau et il devient photographe pour United Press International puis Associated Press à partir de 1965.

En avril 1966, il est récompensé par le prix Robert Capa, pour les photos prises pendant la bataille d'An Thi en janvier 1966.

Le 10 février 1971, durant l'invasion du Laos par les troupes sud-vietnamiennes, Huet et trois autres photographes, Larry Burrows, Kent Potter et Keizaburo Shimamoto trouvent la mort quand leur hélicoptère est abattu au-dessus de la piste Ho Chi Minh.

La photographie d'Henri Huet, entièrement en noir et blanc, se caractérise par une attention particulière à la composition.

Pieter Hugo

(1976 -)

L'artiste autodidacte Pieter Hugo est né en 1976 en Afrique du Sud. Photographe documentaire et de portraits, connu pour ses images de communautés marginales africaines. Hugo travaille d'abord dans l'industrie du cinéma à Cape Town, puis passe deux ans en Italie à Fabrica, dans un centre de recherche pour artistes.

Depuis, il voyage beaucoup, notamment au Ghana, au Nigéria, au Rwanda et au Libéria. Ses sujets sont des membres de gangs, des laveurs de taxi, des victimes du SIDA, des albinos et des aveugles.

Pieter Hugo a entendu parler pour la première fois du Gadawan Kura au Nigéria, ou dresseurs de hyènes, en 2003. *“The Hyena and Other Men”*, qui deviendra sa série la plus célèbre, est réalisée entre 2005 et 2007, puis publiée en tant que monographie.

Une grande partie du travail de Pieter Hugo documente la vie à la périphérie des sociétés africaines, abordant les réalités politiques complexes de la race et de l'identité à travers les conventions du portrait. Il a photographié des habitants de villes frontalières et de zones de guerre civile, des ouvriers agricoles et des migrants, reflétant dans chaque cas le flux social et la marginalisation en référence au visage et à la figure humaine.

Yong Quan Jin

(? - ?)

Yong Quan Jin est un photographe chinois. Il a réalisé des photographies documentaires sociales en Chine, rassemblées dans son livre *“Red Flag Studio”* les photos sont réalisées entre 1956 et 1959 mais la sortie du livre ne se fait qu'en 2009.

Ses photographies content des histoires familiales dont tout le monde a déjà entendu parler.

Elles ressemblent à des photos studio, parce que le gouvernement contrôlait les images. Ne vous fiez pas au titre de son livre car l'analyse du socialisme dans ce livre est réaliste et évite tous les clichés.

En 2018, il a été exposé à Shanghai avec sa série *“Nine Art Space”*.

Il réalise des portraits cultes de travailleurs, mais sans les considérer comme des victimes de l'état ou des martyrs.

Daido Moriyama

(1938 -)

Né en 1938 à Osaka au Japon, Daido Moriyama s'intéresse d'abord à la peinture avant de se tourner définitivement vers la photographie à l'âge de 21 ans. En 1961, il s'installe à Tokyo où il devient l'assistant d'Eik Hosoe, l'un des fondateurs de l'agence Vivo. Il fit partie du groupe “Provok”, réuni autour du magazine du même nom, à la fin des années 60.

Il travaille au Japon et à New York. Lorsqu'il déambule, Moriyama entre pour ainsi dire en transe, tout le corps à l'affut. Il se transforme en chasseur d'images ou, pour reprendre ses propres mots, en chien errant.

Une de ses photographies les plus connues est celle d'un mendiant aveugle dans le métro de Tokyo. Au moment du déclic, celui-ci regarde le photographe, c'était un vrai mendiant, mais un faux aveugle.

Moriyama est surtout connu pour ses photographies en noir et blanc, aux contrastes marqués et au fort grain. Ses angles de vue sont originaux, et il aime jouer avec les plans, par exemple en intégrant dans ses photos les inscriptions de la ville, les reflets de fenêtres ou des images publicitaires, plus ou moins défraîchies. Parfois ses photographies semblent imparfaites, car elles peuvent être floues ou surexposées.

Moriyama est aussi l'auteur d'un livre de souvenirs : *“Mémoires d'un chien”*.

William Klein

(1928 -)

William Klein est né le 19 avril 1928 à Manhattan à New York. Il est artiste, peintre, plasticien, photographe, graphiste et réalisateur de films documentaires, publicitaires, et de fictions. Citoyen américain, il vit et travaille à Paris. Artiste pluridisciplinaire, il a notamment révolutionné certains domaines de la photographie comme la photographie de mode et la photographie de rue.

Ses ouvrages sur les grandes capitales mondiales (New York, Rome, Moscou, Tokyo, Paris) ont concouru à faire de lui l'un des photographes les plus illustres et influents de sa génération.

Après des études de sociologie au prestigieux City College of New York, William Klein effectue de 1946 à 1948 deux ans de service militaire dans l'armée américaine.

En 1961, il découvre le Japon. Introduit dans la mégapole nippone par un groupe de représentants officiels, il passe outre les interdits et réalise des clichés quasi insolents : un combat de sumos saisi sur le vif, au pied du "ring" sacré (le dojo), un portrait en gros plan du couple impérial. William Klein visite les lieux du pouvoir : il photographie la Bourse de Tokyo ou encore les luxueux salons de la Diète. Puis il échappe à l'attention de son cortège pour s'enfoncer dans une ville en plein bouleversement, à la veille des Jeux olympiques de 1964 qui vont projeter la mégapole japonaise dans l'ère moderne.

Tokyo est une œuvre au carrefour du document historique et du carnet intime. Américain dans le Japon d'après-guerre, William Klein transmet par la photographie ses étonnantes rencontres avec le peuple, les puissants ou l'avant-garde artistique. L'ouvrage fut publié en 1964 par Zokeisha (Tokyo) et connu de nombreuses coéditions étrangères.

William Klein travaille ensuite sur le club Allegro Foritissimo, construit en 1989, pour les personnes corpulentes. C'était un endroit sans discrimination. Avec ces photographies intimes, Klein confronte ses sujets au jugement du public.



William Klein, *Club Allegro Fortissimo*, 1990, 82 x 116cm, FNAC 04-829, Centre national des arts plastiques, Paris-La Défense (France), © droits réservés / Cnap / (crédit photo : Visuel fourni par l'artiste.)

Didier Lefèvre

(1957 - 2007)

Didier Lefèvre est né en France en 1957. Pharmacien et biologiste de formation, il devient membre de *Médecins sans frontières* de 1984 à 1988, d'abord comme logisticien et photographe, puis comme photojournaliste.

Il réalise en 1986 un reportage photographique lors de sa première mission en Afghanistan pour l'ONG, alors que le pays est en guerre contre l'URSS. Cette expérience donne lieu à la publication du livre “*Le Pays des citrons doux et des oranges amères*” (éditions Ouest-France). Les photographies de sa première mission en Afghanistan et le récit de son expérience forment la trame de la bande dessinée *Le Photographe*, élaborée en trois volumes avec Emmanuel Guibert et Frédéric Lemercier. Cet ouvrage attire de nombreuses récompenses.

Didier Lefèvre réalise également des reportages au Liberia, au Kosovo sur la ville de Ljubenic, “au Cambodge (sur le sida), en Papouasie-Nouvelle-Guinée, au Sri Lanka ou en République tchèque”. Ses clichés, qui sont parus dans de nombreux quotidiens et magazines, figurent en 2007 dans une exposition : *BD Reporters*, au Centre Georges Pompidou.

Il couvre également la course cycliste Paris-Roubaix ainsi que la campagne présidentielle française en 2007. Il exerce comme salarié pour des agences (comme VU et Editing) mais aussi comme indépendant.

En 2007, il meurt d'une crise cardiaque à son domicile à Morangis.

Helen Levitt

(1913 - 2009)

Helen Levitt est née en 1913 dans l'État de New York. Abandonnant l'école, elle apprend par elle-même la photographie en travaillant avec un photographe commercial.

Alors qu'elle enseigne les Arts à des enfants en 1937, elle est intriguée par le caractère éphémère des dessins à la craie et commence à photographier les dessins dans les rues et les enfants qui les font. Ses photographies rencontrent le succès lorsqu'elles sont publiées en 1987 dans *In The Street : chalk drawings and messages*, New York City 1938–1948. Cet ouvrage fut désigné comme l'un des 100 meilleurs livres de photos et sa première édition est aujourd'hui recherchée par les collectionneurs.

Elle étudie avec Walker Evans en 1938 et 1939. En 1943, Edward Steichen, au Museum of Modern Art, est commissaire de sa première exposition individuelle, après quoi elle trouva un emploi de photographe documentaire pour la presse.

À la fin des années 1940, elle est brièvement réalisatrice de cinéma en travaillant avec James Agee avec lequel elle tourne un court métrage artistique, “*In the Street*”.

En 1959 et 1960, elle reçoit deux bourses de la fondation Guggenheim pour prendre des clichés en couleur des rues de New York, mais une bonne partie de son travail est volé lors d'un cambriolage.

Les photographies restantes, et d'autres prises dans les années suivantes, sont publiées dans “*Slide Show : The Color Photographs of Helen Levitt*” (mai 2005). Son premier ouvrage important est *A Way of Seeing* en 1965.

En 1976, elle devient “Photography Fellow” du National Endowment for the Arts.

Elle est réputée pour son travail en noir et blanc ayant réussi à capter l'énergie, la poésie et l'effervescence du melting-pot New-Yorkais. Mais, c'est aussi une pionnière de la photographie couleur.

Helen Levitt est restée une photographe active pendant près de 70 ans. Elle vivait toujours près de New York où elle menait une vie discrète.

Martin Parr

(1952 -)

Martin Parr naît en 1952 dans une petite ville de banlieue au Sud de Londres dans le Surrey. Vers l'âge de 13 ans, il se passionne pour la photographie, s'intéressant au travail de Bill Brandt et à l'œuvre d'Henri Cartier-Bresson qui exposent alors à Londres. Il étudie la photographie à l'école Manchester Polytechnic, de 1970 à 1973, ville industrielle du Nord, Il opte alors pour des sujets locaux éloignés du caractère attractif et cosmopolite de la capitale. Il se lance alors dans une étude de la culture prolétarienne, allant jusqu'à travailler au centre de vacances de Butlin, dans l'Est du Yorkshire.

En 1980, Martin Parr et sa femme Susie s'installent en Irlande et en 1982, il publie un premier ouvrage, “*Bad Weather*”. Il a choisi un sujet qui préoccupe de façon obsessionnelle les Britanniques. Il réalise des photographies sur l'ennuyeux (il dira plus tard que la notion de l'ennui le fascine).

Caractérisée par la dérision et l'ironie, l'œuvre de Martin Parr rejoint le domaine de la photographie documentaire, dont il propose une approche nouvelle. Il a travaillé sur de nombreux projets en réalisant des séries, par exemple sur le tourisme, où il montre le contraste entre l'attente et la réalité, ou encore une série sur lui-même, avec des prises sur plusieurs années, où il présente la même attitude. Il veut montrer les différentes techniques utilisées par les petites boutiques de photographie pour se faire tirer le portrait.

Il est membre de la coopérative photographique Magnum Photos depuis 1994.

Pendant toute sa carrière, il fait son autoportrait dans chaque pays ou ville qu'il traverse.

Johann Rousselot

(1971-)

Né en 1971 à Bruxelles, Johann Rousselot est un photographe du réel et de terrain. L'approche documentaire de Johann Rousselot prit sa première consistance avec un projet d'étudiant.

Dans les mêmes années (1992 - 1995), trois voyages successifs en Inde posent les bases d'une attirance définitive, semble-t-il, pour ce pays.

Johann Rousselot cherche sans relâche à trouver toujours le bon point d'équilibre entre volonté journalistique d'informer et volonté artistique. À partir de l'actualité, le plus souvent, il recherche la portée sociologique ou historique d'un sujet.

Marc Riboud

(1923 - 2016)

Marc Riboud est né en 1923 à Saint-Genis-Laval, près de Lyon. À l'Exposition universelle de Paris en 1937, il prend ses premières photographies avec le petit Vest-Pocke. En 1944, il participe aux combats dans le Vercors. De 1945 à 1948, il fait des études d'ingénieur à l'École centrale de Lyon et travaille en usine, puis il décide de se consacrer à la photographie.

En 1953, il obtient sa première publication dans le magazine Life pour sa photographie d'un peintre de la tour Eiffel. Sur l'invitation d'Henri Cartier-Bresson et de Robert Capa, il rentre à l'agence Magnum. En 1955, via le Moyen-Orient et l'Afghanistan, il se rend par la route en Inde, où il reste un an. De Calcutta, il gagne la Chine en 1957 pour un premier long séjour avant de terminer son périple en Extrême-Orient par le Japon où il trouve le sujet de son premier livre : *“Women of Japan”*. En 1960, après un séjour de trois mois en URSS, il couvre les indépendances en Algérie et en Afrique subsaharienne. Entre 1968 et 1969, il effectue des reportages au Sud ainsi qu'au Nord Vietnam, où il est l'un des rares photographes à pouvoir entrer. Dans les années 1980-1990, il retourne régulièrement en Orient et en Extrême-Orient, particulièrement à Angkor et Huang Shan, mais aussi pour suivre les changements immenses et rapides de cette Chine qu'il connaît depuis trente ans.

Il est le photographe de la célèbre photo : *la jeune fille à la fleur* prise lors d'une manifestation pour la paix au Vietnam, en 1967, à Washington. En 2011, Marc Riboud fait une donation au Musée national d'art moderne (Centre Georges Pompidou) d'un ensemble de 192 tirages originaux réalisés entre 1953 et 1977. Son travail a été couronné par des prix prestigieux. Musées et galeries exposent son travail à Paris, New York, Shanghai, Tokyo, etc.

Marc Riboud s'est éteint à 93 ans à Paris, le 30 août 2016. Le cœur de ses archives rejoindra les collections du Musée national d'arts asiatiques – Guimet.

Xavier Ribas

(1960 -)

Xavier Ribas est né à en Barcelone en 1960. Il est conférencier à l'Université de Brighton et à l'Universitat Politècnica de Valencia. Il a étudié l'anthropologie sociale à l'Université de Barcelone et la photographie documentaire à la Newport School of Art and Design. Son travail photographique étudie des sites et des histoires contestés, ainsi que des zones géographiques d'abandon. Ses travaux récents prennent la forme de grandes grilles photographiques, comprenant souvent du texte, des documents d'archives et des images animées. Ils constituent de multiples formes composites d'examen de colonies temporaires, de sites de développement et d'exclusion de sociétés, de territoires frontaliers et de zones géographiques d'extraction.

Sebastião Salgado

(1944 -)

Sebastião Salgado est un photographe franco-brésilien né en 1944 au Brésil. À la suite d'études en économie à l'Université de São Paulo puis à la Vanderbilt University aux Etats-Unis, Sebastião Salgado intègre l'Organisation Internationale du Café (OIC). Dans le cadre de ses missions, il voyage partout et commence à photographier. En 1973, il quitte son travail. Depuis, il n'a cessé de parcourir le monde pour dénicher et capturer en images les plus beaux endroits de la planète. Jusqu'en 1994, il collabore avec les agences Sygma, Gamma et Magnum Photos puis il fonde avec son épouse Lélia Wanick Salgado, l'agence de presse Amazonas Images. Ses projets sont pensés sur le long terme et sont présentés sur différents supports. Ils font le plus souvent l'objet d'expositions et de publications.

De 1977 à 1984, Salgado parcourt l'Amérique latine, visitant les villages montagnards les plus inaccessibles. Les photographies prises au cours de ce périple sont publiées dans le livre *“Autres Amériques”* (*“Other Americas”*), en 1986. Cette même année, Salgado entreprend un autre projet consacré au système de production mondial qui le mène dans vingt-six pays. Il s'intéresse à l'évolution du travail manuel : *“La main de l'homme”*, l'ouvrage rassemblant le fruit de ces voyages sera publié en 1993.

L'année suivante, Salgado s'intéresse à la multiplication des migrations humaines causée par les événements politiques de l'époque. Il effectue trente-six reportages sur cette question. *“Exodes”*, le livre qui les rassemble, paraît en 2000 ainsi que *“Les enfants de l'exode”* qui décrit le sort des enfants de ces populations déplacées. Ses reportages ont reçu de nombreuses récompenses dont le prix W. Eugene Smith pour la photographie humaniste en 1982, le Word Press Photo en 1985 et le Visa d'or à Visa pour l'Image en 1990.

L'implication de Salgado va au-delà de ses photographies. En 1998, il crée au Brésil avec son épouse l'institut *Terra* qui a pour objectif de replanter la forêt atlantique, qui existait jadis dans ce pays. De plus, suite à de nombreuses collaborations avec Médecins sans frontières, l'Unicef et l'OMS, il est nommé ambassadeur de bonne volonté pour l'Unicef en 2001.

Entre 2004 et 2012, Salgado réalise une œuvre monumentale intitulée *“Genesis”* composée de séries de photographies toujours en noir et blanc de paysages, de faune, de flore et de communautés humaines qui vivent encore selon leur traditions et cultures ancestrales. Le photographe a rejoint, en 2016, l'Académie des Beaux-Arts de Paris dans la section Photographie et publiera un livre, *“Koweï”* aux éditions Taschen en septembre 2016.

Rémi Chapeaublanc

Le dernier Tsaatan

Né en 1984, photographe autodidacte, Rémi Chapeaublanc, était voué à une carrière scientifique dans la bio-informatique. À cette formation dont il a gardé l'approche cartésienne, il ajoute une dimension sensible et centrée sur l'humain, le jour où il décide que son métier sera celui de photographe.

Vivant à Paris, il reste toujours curieux des autres, et voyage sans interprète et sans connaissance des langues des pays qu'il traverse. Le regard et l'image suffisent pour échanger. C'est ainsi qu'il exerce ses talents au Canada, en Norvège, au Burkina-Faso, au Népal ou encore au Laos. Pour sa série "Gods & Beasts" (2011), il a entrepris de traverser l'Europe et l'Asie jusqu'en Mongolie. À l'intérieur de la yourte ou en extérieur, à la tombée du jour, il a réalisé des portraits des éleveurs nomades Kazakhs et de leurs animaux sans jamais recourir à la retouche, quand bien même il travaillait en numérique. Pour cette dernière série "Le dernier Tsaatan", Rémi Chapeaublanc a choisi de mettre à nouveau en image un peuple nomade éleveurs de rennes, les Tsaatans, partageant leur quotidien, leur bonheur simple et leur volonté de transmission.

En 2011, il part à leur rencontre à l'extrême frontière septentrionale de la Mongolie. Cette tribu, recensée à seulement 282 individus dans le monde, a vu son mode de vie bouleversé par la transformation de leur terre ancestrale en un parc national. La chasse, les déplacements et la coupe du bois y sont désormais prohibés; des interdictions en totale contradiction avec leurs traditions millénaires. Depuis cette première rencontre, Rémi Chapeaublanc n'a cessé de retourner chez eux, partageant pendant plusieurs semaines leurs coutumes et quotidien. Avec cette nouvelle série photo, il pose la question de l'avenir des Tsaatans, face à la vague de modernité que connaît la Mongolie, les éloignant chaque année un peu plus de leur mode de vie traditionnel. Si la tribu accepte et s'amuse même des progrès technologiques, elle rejette pourtant en bloc la vie citadine, et se divise sur la question du tourisme. La vie dans la taïga était pour eux le symbole de liberté absolue, elle est dorénavant complexe et particulièrement menacée.

Galerie Le Lieu

À la fois humaine et engagée, cette série photographique n'en reste pas moins graphique avec une approche particulièrement esthétique et épurée. Ce travail, qui a été réalisé en argentique avec de la pellicule noir et blanc et un moyen format, puis travaillé avec des moyens numériques, démontre la volonté de l'artiste de s'approprier l'anachronisme de leur mode de vie. Rémi Chapeaublanc, qui s'est lié d'amitié avec un certain nombre d'entre eux, prend aujourd'hui le public à partie pour leur poser cette question : que restera-t-il des Tsaatans ?



Issue de la série Le dernier Tsaatan, 50 x 50 cm, impression jet d'encre pigmentaire sur papier baryté



Issue de la série Le dernier Tsaatan, 50 x 50 cm, impression jet d'encre pigmentaire sur papier baryté

"Je suis en totale admiration pour ce peuple, exprime le photographe. Je trouve que leur simplicité de vie et leur détermination sont une source d'inspiration exceptionnelle. Malgré mon inquiétude pour leur avenir, je suis certain qu'ils trouveront la force et l'intelligence de faire perdurer leur culture."

Rémi Chapeaublanc

Rémi Chapeaublanc est représenté par la H Gallery, Paris



Issue de la série Le dernier Tsaatan, 50 x 50 cm, impression jet d'encre pigmentaire sur papier baryté

Guillaume Herbaut

Ukraine, de Maïdan au Donbass

Galerie du Faouëdic/

Hors les murs



Kotovsk - Parc des Cheminots - 19 décembre 2013 - 14h39. La statue de Lénine, détruite dans la nuit du 8 au 9 décembre 2013.

Né en 1970, Guillaume Herbaut, vit et travaille à Paris. Parallèlement à des commandes pour la presse, son travail documentaire le conduit dans des lieux chargés d'histoire dont il interroge les symboles et la mémoire afin d'en révéler les drames invisibles : Tchernobyl, Auschwitz, Nagasaki et plus récemment le conflit en Ukraine. Ses photographies ont été exposées au Jeu de Paume, à la Maison rouge ou encore dans de nombreux festivals. Il a reçu plusieurs récompenses, dont deux World Press, un Visa d'or, le prix Niépce 2011 et, en 2016, le prix Bayeux-Calvados des correspondants de guerre, catégorie web journalisme, pour son carnet de route en Ukraine produit par Arte Info. Il vient de publier *7/7, l'ombre des vivants* aux éditions de La Martinière.

Les révolutions ne sont jamais écrites d'avance. Lorsqu'elles s'éternisent, le temps joue contre l'événement – peu à peu les héros s'épuisent et livrent des personnages aux destins de plus en plus incertains. Depuis des années, Guillaume Herbaut se rend en Ukraine pour y suivre les tensions entre les partisans d'un pays tourné vers l'Europe et ceux qui sont attirés par sa composante russe. Cette lutte qui commence par l'occupation héroïque d'une place de Kiev se transforme en une guerre de tranchées dans l'est du pays : comment traduire cette installation d'un peuple dans ce qui devient aux yeux de tous une époque maudite ? Peut-être en donnant à chaque être révolté la figure d'un combattant, et le faire entrer dans la légende de l'actualité.



Kiev - Rue Hrushevskoho - 22 janvier 2014 - 13h59.
Affrontements entre les forces de l'ordre et les manifestant pro-européens.



Kiev - Rue Hrushevskoho - 22 janvier 2014 - 14h16.
Affrontements entre les forces de l'ordre
et les manifestant pro-européens.

Comment ne pas rappeler que c'est là, à cet endroit précis du monde, au milieu du XIX^e siècle, que la photographie s'est pour la première fois affrontée à la guerre ? Guerre de Crimée (1853-1856) : l'Anglais Roger Fenton avance avec son van-laboratoire tiré par six chevaux et dans lequel il développe ses plaques de verre au collodion. Elles serviront à faire graver « d'après photographie » les premières images de presse de l'histoire. Herbaut retrouve quelque chose d'archaïque dans la guerre du Donbass : figures taciturnes, paysages figés, atmosphère gelée. Herbaut fraternise avec ses ancêtres photographes comme les séparatistes et l'armée ukrainienne rejouent l'antique dispute de l'Europe et de l'Asie.

Michel Poivert

Ambroise Tézenas

I was here

Galerie du Faouëdic/ *Hors les murs*

Né à Paris en 1972, Ambroise Tézenas, est diplômé de l'école d'arts appliqués de Vevey (Suisse). Photojournaliste, il collabore régulièrement avec le New York Times Magazine et The New Yorker.

Sa première monographie, *Pékin, théâtre du peuple* (Actes Sud, 2006), remporte la 13^e édition du European Publishers Award for Photography (EPAP). En 2009, son travail sur Cuba est récompensé par le Nikon Story Teller Award.

Ambroise Tézenas est représenté en France par la galerie Mélanie Rio Fluency à Paris.

Tourisme de la désolation

Le tourisme noir, aussi appelé tourisme de la désolation, est un phénomène qui se développe depuis une dizaine d'années et qui tend à devenir un nouveau marché pour les tour-opérateurs et certains professionnels du voyage. Il ne se confond pas totalement, même s'il s'en rapproche, avec le tourisme dit mémoriel qui vise à établir une réflexion sur l'Histoire et à susciter une forme de recueillement. Le tourisme noir en serait une sorte de dérive morbide.

Des agences de voyages spécialisées ont récemment vu le jour et proposent à des vacanciers toujours en quête de nouvelles sensations de visiter des lieux marqués par le désastre et le drame. Tremblements de terre, tsunamis, accidents, catastrophes industrielles, zones sinistrées ou miséreuses constituent autant de "destinations" et de sites potentiels dont la découverte est à même de combler la curiosité ambiguë d'un nombre croissant d'amateurs. Le voyeurisme, l'attrait pour le macabre et l'effroi sont au cœur de ces séjours tarifés même s'ils se parent parfois d'alibis culturels...

S'interrogeant sur cette réalité nouvelle, qu'il croise régulièrement au cours de ses propres reportages, et cherchant à en saisir les différents aspects, le photographe Ambroise Tézenas a entrepris un long travail d'enquête dont il a établi le minutieux protocole avec le Pr J. J. Lennon de l'université de Glasgow, spécialiste des problématiques de l'industrie du tourisme. Il sélectionne une dizaine de lieux emblématiques, et s'inscrit auprès des tour-opérateurs afin de vivre à l'identique et comme en immersion l'expérience d'un touriste lambda. Par souci d'exactitude, il veille à ne photographier que ce qui est donné à voir au visiteur. Du circuit de l'assassinat du président Kennedy à Dallas, à la prison militaire de Lettonie où il est possible de vivre pour quelques heures une véritable incarcération, en passant par les parcs à thème du Sud Liban conçus et gérés par le mouvement Hezbollah, Ambroise Tézenas dresse un état des lieux de ces voyages organisés d'un nouveau genre, qu'il résume d'une phrase : "Ici, on vient vérifier un cauchemar."

Introduction de J.J Lennon



Voyage à Tchernobyl (Ukraine), 2008, 64 x 80 cm.



Nuit extrême, Prison de Karosta (Lettonie), 2009, 30 x 40 cm.

Ambroise Tézenas

I was here

“ J'arrive à Oswiecim en fin de journée sous la pluie. La nuit tombe, c'est l'hiver, le choc est brutal. Un panneau indique : “ Que ce lieu où les nazis ont assassiné un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants, en majorité des juifs de divers pays d'Europe, soit à jamais pour l'humanité un cri de désespoir et un avertissement”. Ouverts au public depuis 1947, par devoir de mémoire, plus d'un million de touristes visitent les camps de concentration d'Auschwitz chaque année.

Voir pour se souvenir, pour se recueillir, pour le “plus jamais ça”. À Auschwitz le but est certainement bien compris par la plupart des visiteurs, mais ce phénomène du tourisme de masse est-il compatible avec la nécessité de prise de conscience ? Les alentours d'Auschwitz voient pousser hôtels et parkings et la concurrence des tours operators de Cracovie est bien réelle. Le décalage dérange.
“Auschwitz ? With a return ticket ? From the city center ? yes it's possible”.

Le lendemain soir, je dîne avec Pawel Sawicki, attaché de presse du Mémorial, qui m'a accordé l'autorisation de photographier les lieux avec un trépied. J'aborde timidement la notion de “dark tourism”.
“ La seule chose importante c'est que les gens viennent jusqu'ici, on ne sort pas indemne d'une telle visite” me dit-il. Le risque que le message soit dénaturé existe évidemment mais peu importe que le Mémorial d'Auschwitz soit associé au “dark tourism” cela ne le choque pas. Je suis étonné par sa réponse décomplexée j'y repenserai souvent lors de mes voyages.

Quelques mois auparavant en 2008, j'étais tombé sur un article qui parlait du tourisme macabre au Sri Lanka. Le 26 décembre 2004, le train the Queen of Sea qui reliait Colombo à Galle avait été balayé par un tsunami aux alentours du village de Telwatta. Depuis, le train couché dans la jungle était devenu un lieu de pèlerinage pour certains, un lieu de curiosité pour d'autres. Je me suis interrogé sur les motivations diverses de ces visiteurs. Qu'en auraient pensé les victimes ? Qu'en pensaient les survivants ? Ce fait dramatique avait en effet une résonance particulière pour moi. En vacances sur place à ce moment là, j'avais été un témoin direct de l'horreur. Je m'étais retrouvé avec un t-shirt noué

Galerie du Faouëdic/

Hors les murs

sur le visage pour atténuer un peu l'odeur bien réel des cadavres disséminés dans la jungle. L'angoisse d'une réplique me vit courir à toutes jambes dans les hauteurs alors que des Sri lankais terrifiés grimpaient dans les arbres. Les pleurs des survivants étaient toujours gravés dans ma mémoire et l'idée que ce lieu soit devenu une “ photo opportunity” me mettait mal à l'aise.

Et si, sous couvert d'un examen de conscience, nous n'étions pas simplement dans un marché de la barbarie humaine ? L'explosion du tourisme de masse, qui appelle à proposer toujours de nouvelles offres, serait peut être responsable de cette attirance exacerbée pour le macabre qui se cacherait derrière l'alibi culturel, voire éthique.

Tchernobyl, Ukraine. Prypiat, ville fantôme au milieu de la forêt. Cité perdue de l'histoire contemporaine qui respire encore l'apocalypse. Les gardiens du temple veulent en faire un musée, un vestige de l'ère soviétique. L'école en fin de journée est d'une incroyable tristesse, les cahiers d'élèves sur les tables, des chaussures oubliées. La ville de Prypiat a de quoi surprendre. Les touristes. Un groupe de huit, Suédois et Américains, l'appareil en bandoulière, les mains dans les poches. Devant le réacteur alors que la discussion se prolonge une femme dit “ we have to go now, I am afraid ”. La recherche d'adrénaline est évidente, on touche ici le drame, on devient les premiers témoins. Les visiteurs s'offrent un frisson, un vertige, peut être aussi une volonté de se rassurer, de conjurer le malheur en se maintenant dans une position favorable. Le contraste entre la misère criante des lieux et ces touristes occidentaux me frappe. Depuis 2006 et la fin du visa obligatoire pour les étrangers, les visites n'ont cessé de croître. “You want protection against radioactivity ? Have vodka” et me voilà seul avec mon guide au centre de Prypiat en fin de journée à boire cul sec des shots de vodkas. L'humanité a de l'humour. Je dors à Tchernobyl, dans un hôtel en tôle à l'intérieur blanc immaculé. Pas de lune, la nuit est noire, pas d'éclairage public et surtout pas le moindre bruit, la fin du monde.”

Ambroise Tézenas



Visite des ruines du tremblement de terre de Wenchuan dans la province de Sichuan, (Chine) 2009, 64 x 80 cm.



Mleeta : musée de la Résistance (Liban) 2011, 64 x 80 cm.

Stéphane Lavoué

À Terre

De Pierre Soulages à Salman Rushdie, de François Hollande à Vladimir Poutine, artistes, hommes politiques, acteurs ou intellectuels ont tous posé face à l'objectif de Stéphane Lavoué. Aussi à l'aise dans l'art du portrait que dans la photo de reportage, cet habitué des grands magazines internationaux est né à Mulhouse en 1976.

Diplômé de l'Ecole Supérieure du Bois en 1998, il part vivre deux ans en Amazonie brésilienne (à Belém puis Santarém). De retour en France en 2001, il s'installe à Paris et travaille pour la presse française et étrangère.

En 2002, après avoir fondé le collectif *Dolce Vita* avec quatre autres photographes, il amorce une collaboration d'une dizaine d'années avec le quotidien Libération, passant du reportage politique au portrait de quatrième de couverture. Il intègre l'agence MYOP en 2006 puis rejoint en 2010 le groupe de portraitistes PASCO.

Installé depuis plus de trois ans à Penmarch, Stéphane Lavoué a réalisé la série *A terre !* dans le cadres de La France Vue D'ici, piloté par l'association Cetavoir et Médiapart et exposé à Paris et Sete en 2017.

Stéphane Lavoué va photographier de façon picturale l'univers de la pêche sans partir en mer. Il est resté à quai pour témoigner d'une réalité qu'on oublie trop souvent : un emploi de marin crée quatre emplois à terre; pour mettre en lumière ces hommes et ces femmes qui travaillent dans l'ombre. En suivant son regard, on découvre les ouvriers qui fabriquent et livrent la glace qui servira à conserver le poisson à bord. Les charpentiers et forgerons qui fabriquent et entretiennent les bateaux qui partent à la conquête du poisson. Les employés de marée qui trient, découpent et expédient le poisson qui se retrouvera sur les étals du monde entier. Stéphane Lavoué a sillonné Le Guilvinec et la façade maritime du pays bigouden pour capter le corps et les yeux de ces travailleurs qui participent à la grande odyssée de la pêche. Ses photos nous dévoilent un monde qui, souvent, échappe à notre regard.

“ Nous avons fini par nous y installer. A force d'enchaîner les aller-retour en pays bigouden, il a fallu nous rendre à l'évidence : nous voulions y vivre. En prenant comme fil rouge ce projet de "pêche à terre" sur le quartier Maritime du Guilvinec, j'ai d'abord cherché une forme photographique susceptible d'exprimer au plus juste les émotions qui avaient motivé une telle décision. J'ai essayé le reportage sous sa forme la plus classique mais très vite j'ai été confronté à l'iconographie de la pêche, à tous ces éléments de décors (bateau, poisson, filets, quais...) qui renvoient immédiatement à un lexique visuel trop précis, trop évocateur. J'ai alors décidé de créer mon propre lexique, fait de portraits, de paysages et de natures mortes. Et c'est en associant ces images les unes aux autres, indépendamment de leur sujet, que je suis parvenu à retranscrire l'essentiel des émotions que je peux vivre ici, en Pays Bigouden.”

Stéphane Lavoué est représenté en France par la galerie Fisheye.

EESAB, site de Lorient



Glacière, 2016 - 40x60cm



Lorie, 2016 - 40x60 cm

Nicolas Hergoualc'h

KRV

EESAB, site de Lorient



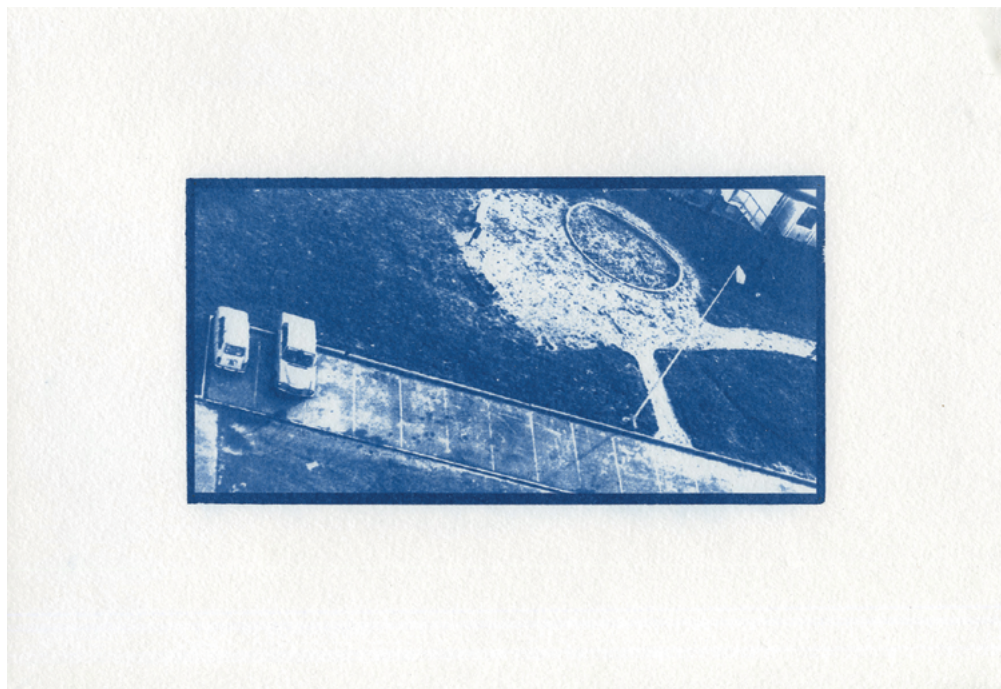
Les archives, Kervénanec, années 70, cyanotype, 30 x 40 cm

Nicolas Hergoualc'h est photographe, tireur argentique et pédagogue installé à Brest au sein de Black Box, l'atelier photographique, espace dédié à la photographie argentique et ancienne, et aux procédés dits "alternatifs".

L'utilisation de ces procédés par Nicolas Hergoualc'h, que ce soit dans son travail artistique, dans ses prestations de tirage ou dans les interventions pédagogiques qu'il mène auprès de public divers rejoint une posture défendant le support photographique dans sa singularité plastique. Les outils de la photographie argentique et alternative sont pour lui des médias singuliers qui ramènent la photographie à ce qu'elle est, une interprétation de la réalité.

Nicolas mène de nombreuses interventions pédagogiques autour des techniques qu'il défend : sténopé, tirages cyanotype, virages photographiques, collodion humide, réalisation de négatifs numériques pour les procédés par contact.

Des ateliers sténopés dans les classes de primaire à l'Université de Bretagne Occidentale autour des pratiques pauvres en photographie, les moyens pédagogiques qu'il déploie visent à s'appropriier par la photographie un langage propre.



Les archives, Kervénanec, années 70, cyanotype, 30 x 40 cm

Nicolas Hergoualc'h a réalisé entre 2018 et 2019 dans le quartier de Kervénanec à Lorient une résidence artistique de territoire, sur une initiative de la Direction de la Culture de la Ville de Lorient en collaboration avec la Maison Pour Tous de Kervénanec.

Ce travail interroge les espaces publics de Kervénanec, et la façon dont les habitants les utilisent, suite aux remaniements du quartier. Entre ateliers de photographie, d'écriture, de créations personnelles et de collaborations avec artistes et associations qui interviennent sur Kervénanec, de nombreuses formes ont été créées et installées à Kervénanec lors de la restitution en juin/juillet 2019.



Soukayana, ambrotype, 18x24cm, 2018/2019

Parmi ces objets, trois sont accueillis par les 23^{èmes} Rencontres Photographiques du Pays de Lorient :

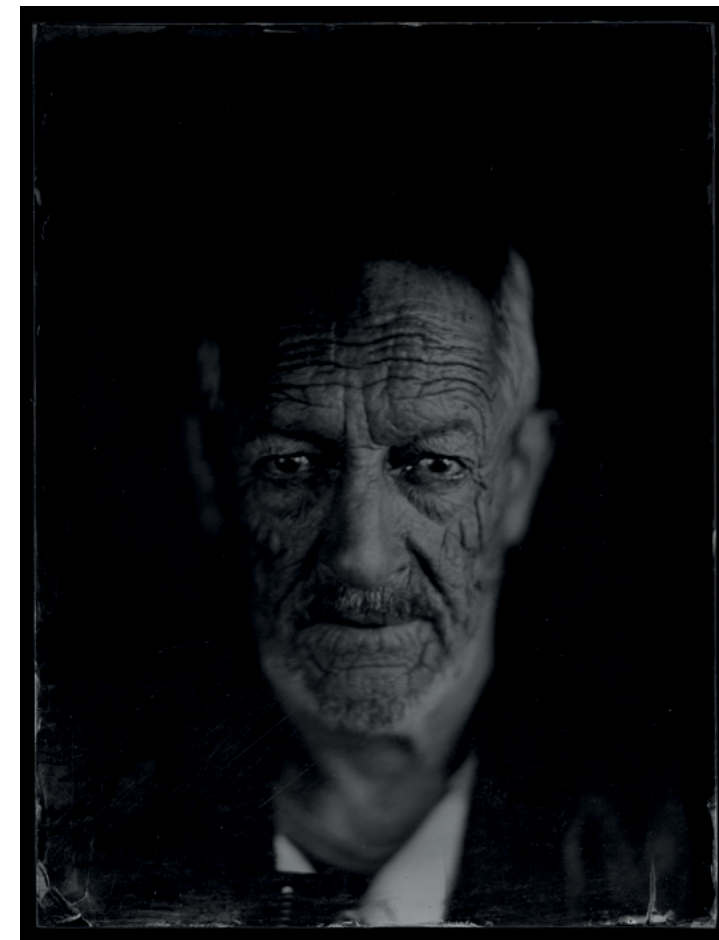
-Portrait(s) rassemble autour d'une structure en bois conçue avec les services techniques de la Ville de Lorient 110 ambrotypes originaux sur verre, fruits de la rencontre entre Nicolas Hergoualc'h et des habitants alors qu'il investissait des locaux inoccupés de la galerie commerciale de Kervénanec.

-Les Archives sont constituées de 25 tirages cyanotype, réalisés par des habitants lors d'un stage organisé à Kervénanec. Les images sont issues du fond des Archives de la Ville de Lorient, de la Maison Pour Tous et de fonds personnels de différents habitants du quartier.

-Balade Sensible, ici présenté en vidéo, est une collaboration avec le vidéaste Julien Scheidle, des capsules vidéo initialement installées à différents endroits de Kervénanec, là où 6 jeunes nous parlent d'un événement ou un attachement particulier au quartier.

L'ensemble des réalisations de la résidence est accessible à cette adresse :

<http://www.atelierblackbox.fr/krv-residence-territoire/>



Jean-Paul, ambrotype, 18x24cm, 2018/2019

Lola Hakimian

Le naufrage

Médiathèque F. Mitterrand

Lorient



L'enfant, 45 x 60cm, tirages jet d'encre pigmentaire

Née en 1984, Lola Hakimian vit et travaille à Paris. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure de la Photographie (Arles) en 2010, elle réalise par la suite un post-diplôme à l'International Center of Photography à New York.

Hypersensible à son environnement, elle isole dans la réalité des objets auxquels elle applique une esthétique du trouble et de l'incertain. Introspectives et intimistes, ses photographies donnent alors forme à des images mentales, reflets de son vécu, qu'elle livre à la libre interprétation du public.

Expositions : Galerie Nikki Diana Marquardt, Le BAL (Paris), Galerie Maison Blanche, Inter Art Center Gallery (Pékin), Centro cultural Ignacio Ramirez (San Miguel de Allende), Jeune Création (Thaddaeus Ropac Pantin), Galerie Honoré Visconti, PhotoSaintGermain (Espace des femmes.)

“ Le naufrage, c’est d’abord un fantasme. Un pays où la nature est souveraine, où la chaleur humide ne laisse aucune place aux saisons. Un homme est présent. Il se tient là, tranquillement. Le temps n’a plus d’importance. Plus loin, une feuille de palmier se repose délicatement sur un rocher. J’aimerais être là moi aussi. Ces images sont mon refuge.

J’ai commencé ce travail à Paris quand les journées étaient grises. J’ai cherché des lieux où s’imaginer ailleurs serait possible. Je me suis promenée dans des serres tropicales et autres jardins zoologiques. Puis l’été à Marseille, j’ai retrouvé la mer, présence apaisante quand on en a plus. Je me suis amusée du charme de la peau et de la beauté qui émane des corps. Et d’une image à une autre, le réel s’est réinventé.

“ *Le naufrage* ” est un récit visuel non linéaire. Il s’appuie sur la capacité de la photographie à exister comme fiction. Fantasmées et mystérieuses les photographies donnent formes à des images mentales.”

Lola Hakimian



La forêt I, 45 x 60cm, tirages jet d'encre pigmentaire



Les mains, 30 x 40cm, tirages jet d'encre pigmentaire

Emanuela Meloni

Parole de Pierre

Emanuela Meloni est née à Cagliari, en Sardaigne, en 1987. Après deux ans d'études en Sciences Politiques à l'université de Rome 3, elle a obtenu un diplôme en Philosophie à l'université de Trient.

Elle aborde la Photographie en 2009, en participant à divers workshops en Italie qui la poussent à rechercher une formation plus professionnalisant.

Admise à l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2012, elle obtient le diplôme de grade de Master avec mention en juin 2015.

Galerie La Rotonde Lanester



mano - 2017, 29.7 x 42cm

“ La photographie est pour moi un accès privilégié au monde, une expérience physique, intime et poétique entre mon intériorité et ce qui l'environne. L'expérience perceptive et sensorielle que l'on fait à travers ce médium, ouvre à des espaces métaphoriques et à des temporalités à la fois insaisissables et inattendus.

Artistiquement, je tente de me placer dans ces espaces expérimentaux à partir desquels la photographie n'est pas seulement la mémoire physique de ce qui apparaît devant un regard, mais l'expérience même du vivre, le témoignage d'une rencontre, d'une relation entre le monde et ma personne.

Dans ma pratique, la photographie est souvent accompagnée par le texte, le son ou la vidéo. La création d'éditions et de carnets, de pièces sonores et les installations deviennent ainsi des voies d'accès différentes et complémentaires qui s'entremêlent pour permettre à l'image de sortir de sa bi-dimensionnalité et de créer une possibilité de perception qui soit immersive. Les thématiques qui m'accompagnent dans ce chemin de découverte et d'expérimentation artistique concernent la rencontre entre la subjectivité et l'altérité, la relation entre l'homme et le contexte dans lequel il vit, les transformations du paysage naturel et urbain, les identités géographiques et sexuelles.”

Emanuela Meloni



Scarti insieme - 2017, 15 x 21 cm

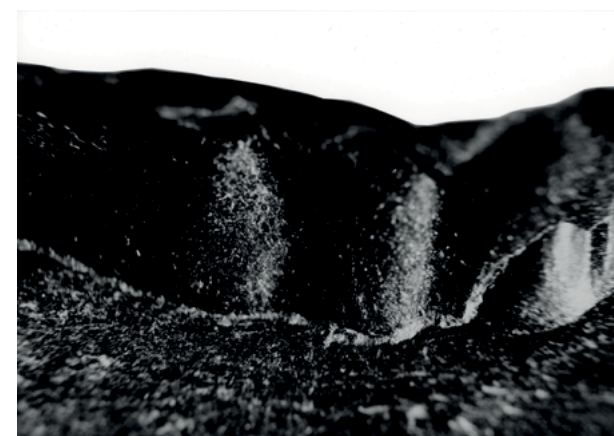
*Tu peux me savoir, mais jamais me connaître.
Tu me vois en apparence mais pas dans mon essence*

*Je frappe à la porte de la pierre
- C'est moi, laisse-moi entrer.
Je te promets de ne pas m'éterniser chez toi
ni prendre refuge
Je ne suis pas malheureuse et j'ai un domicile.
Et puis le monde vaut la peine qu'on y retourne.
J'entrerai chez toi et ressortirai les mains vides
sans toucher à rien.*

*Comme preuve de ma visite
j'écirai seulement quelques mots
et d'ailleurs personne ne me croira.*

*- Tu n'entreras pas, dit la pierre.
Tu n'as pas le sens du partage*

Wisława Szymborska, *Conversation avec la pierre*,
dans *De la mort sans exagérer*, Traduction de Piotr
Kaminski, Poésie/Fayard, 1996.



ossidiana paesaggio - 2017, 50 x 70cm

“ Le projet *Parole de pierre* naît grâce à une rencontre avec la matière Obsidienne, à Pau, en Sardaigne, pendant l’été 2017. Les origines de cette pierre particulière, hybride, remontent à environ trois millions d’années, dans l’ancien volcan Arci.

Travaillée par l’homme du Néolithique durant plus de trois mille ans, elle est porteuse de temporalités profondes, de symboles, de mémoires des gestes humains volontaires ou pas.

Pour pouvoir laisser se déposer les questionnements qui émergent inévitablement de sa rencontre, j’ai commencé un chemin d’explorations –visuelles, poétiques, intimes– à l’intérieur d’une zone frontalière, dans un seuil entre le visible et l’invisible, entre le dialogue et son absence. Le choix du livre a cheminé en cours de route, comme une réponse au besoin de créer un rythme narratif telle une partition visuelle qui comprend des passages spatio-temporels spécifiques, fondée sur la désorientation, la perte de la mesure, les changements d’état de la matière et la manipulation physique et symbolique qu’elle peut potentiellement recevoir.

Dire *Parole de pierre*, c’est comme chercher une réponse, demeurer en son absence, raconter la nécessité d’un dialogue avec l’altérité la plus inaccessible et irréductible qui existe en relation à nous mêmes : c’est-à-dire la matière dite inerte.

Inerte malgré le mouvement qui agit et qui est conservé : la pierre réagit à nos mains, se souvient du toucher et nous en renvoie la trace. Chimiquement fluide et physiquement solide, l’Obsidienne persiste dans un état intermédiaire qui la rend capable de retenir en elle une mémoire en forme de vague : la trace indélébile d’un geste subi, volontaire ou involontaire, qui reste “congelé” sur sa surface. Une pierre de signes imprimés qui se superposent, qui sont des effets-miroir aux mains qui la manipulent, pour la travailler. La matière Obsidienne raconte les hommes et les femmes que nous étions, elle nous renvoie l’image de gestes perdus, qu’elle a inévitablement inscrits et enregistrés.

Mais la pierre ne parle pas notre langue, ne répond pas à l’appel humain que nous lui adressons : “ Je frappe à la porte de la pierre [...] –Je n’ai pas de porte, dit la pierre”. L’Obsidienne et les mains deviennent donc symboles de la relation complexe entre le je et l’autre, où l’autre que je rencontre est celui ou celle qui n’est pas similaire ni assimilable. Voilà précisément ce qui me dérange et m’interpelle : sa distance, son silence. Mais même si la pierre avait une parole, serions-nous capables de la reconnaître comme telle ?

Prendre place dans le silence de la pierre n’est pas chose simple, puisque dans cet échange de prime abord unilatéral, privé de réciprocité –de l’homme à la matière et pas de la matière à l’homme– demeure un sentiment d’aliénation et de solitude.

L’obsidienne est là, avec ses mots impossibles, avec ses silences impitoyables, avec sa nature de pierre. Mais pourtant, le choix conscient nous est laissé d’accepter le défi de la rencontre, de décider d’habiter cette limite, d’en explorer les potentiels, sans relâcher le respect de l’autre et de son irréductibilité. Puisque le seuil auquel nous faisons face pour que la rencontre ait lieu, se constitue toujours, nécessairement, comme un lieu éthique, de responsabilité et d’engagement, malgré toutes distances.

Seulement ainsi, le regard et la main peuvent se poser sur la pierre et de ce contact quelque chose peut alors commencer à émerger. Soudainement, ce qui compte n’est peut-être pas la réponse de la pierre ni son absence, ni notre capacité à comprendre l’incompréhensible, mais plutôt la persistance de la possibilité de relation dont l’homme dans sa condition d’espèce ne peut échapper.”

Emanuela Meloni

Emanuela Meloni

Parole de Pierre

Galerie La Rotonde Lanester



Ossidia-pensiero - 2017, 15 x 21 cm



Ossidian paesaggio - 2017, 80 x 80 cm

Né en 1982, Samuel Gratacap est diplômé de l'école supérieure des beaux-arts de Marseille (2010). Curieux de la réalité cachée par les chiffres de l'immigration, il pousse les portes du centre de rétention administrative de Marseille en 2007. Il découvre un espace transitoire, le "15-15" pour reprendre l'expression d'un homme alors rencontré dans un parloir : " Quinze jours d'enfermement, quinze minutes de jugement ".

Samuel Gratacap photographie des hommes en quête d'avenir, en quête de ce qu'ils appellent " la chance". Il recueille aussi des témoignages qui le conduiront en 2010 à Lampedusa (Italie). Une manière de chemin à l'envers. Là encore, c'est le versant " honteux" de l'île italienne que le photographe s'efforce de révéler. Ébranlés par

le sort des naufragés, des habitants y rassemblent des objets échoués.

À partir de ces documents trouvés, le photographe bâtit un récit subjectif qui le mènera toujours plus loin, à Zarzis, ville portuaire du Sud tunisien, puis au camp de Choucha, à quelques kilomètres de la frontière libyenne. À l'été 2013, lorsque les organisations internationales ferment officiellement le camp, les migrants n'ayant pas réussi à obtenir le statut de réfugié prennent le chemin de la Libye. Le photographe rejoint alors Tripoli, où il poursuit son travail sur les lieux d'enfermement et les zones d'attente des travailleurs journaliers.

Natalie Thiriez



Empire, camp de réfugiés de Choucha, 2012 - 2014, sans titre.

" Choucha : un camp de réfugiés situé en Tunisie, à 5 kilomètres du poste-frontière avec la Libye et à une vingtaine de kilomètres de la ville de Ben Guerdane. Créé en février 2011, plusieurs centaines de milliers de réfugiés y transitent durant la guerre civile libyenne et les attaques de l'Otan. Alors que les réfugiés libyens sont accueillis dans des familles tunisiennes et s'établissent temporairement à Tunis ou dans le camp de Remada, les réfugiés d'origine subsaharienne viennent à Choucha. Je m'y suis rendu la première fois au mois de janvier 2012, pour accompagner une journaliste. Me confrontant aux règles du reportage à court terme, je faisais face à la réalité complexe du camp et à mes propres difficultés pour en restituer une image. Je décidai alors de revenir à partir du mois de juillet 2012, afin de démarrer un travail documentaire photographique et vidéo.

Choucha : la première image.

La première image : une image qui bouge et qui ne se laisse pas saisir facilement, lointaine. Puis, les débuts d'une mise au point : je me rapproche des personnes progressivement. L'image est d'abord fuyante, je la trouve peut-être trop évidente et pas assez juste. Je ne fais pas beaucoup de photographies les deux premiers mois. Je n'y arrive pas. Les images apparaîtront plus tard. Au jour le jour, je cherche à comprendre : comment parler de l'hostilité du lieu, de son abandon et de la perte d'identité ?

Cette frustration se transforme rapidement en désir; celui de saisir au plus près les enjeux de la construction de ce lieu de confinement avec ses règles et son organisation. Un jour, un homme m'interpelle et me prend à parti devant d'autres réfugiés ; il veut parler, crier son désespoir

et celui de ceux qui l'entourent. Je l'écoute, mais je ne le comprends pas car il me parle de choses que je n'ai pas encore identifiées à Choucha : les organisations humanitaires, l'UNHCR, les "rejets", l'asile, l'attente, la mal-bouffe, le climat, l'insécurité... et les médias qui ne viennent plus. Je cherchais des réponses et il m'apportait de nouvelles questions.

Cet homme me demande ce que je fais là, et si je suis journaliste : "Les journalistes sont venus il y a plus d'un an et puis plus rien, nous tombons dans l'oubli. Des femmes, des hommes, des enfants souffrent ici. Vous faites quoi ? Que font les responsables ?..."

Un an après l'ouverture du camp en janvier 2011, passé la "crise" libyenne et la mort de Khadafi en octobre 2011, le sort des réfugiés n'intéressait plus autant les médias. Tous se sentaient abandonnés. L'homme continue de parler et bientôt une vingtaine de personnes forment un groupe autour de lui... Ses yeux racontent la fatigue, l'incompréhension. Je ne fais qu'acquiescer et il poursuit son chemin, puis le groupe se disperse. Je n'ai rien enregistré, rien photographié. Seule l'image mentale du paysage et de l'homme.

La première image est celle d'un lieu dominé par la lumière et par le vent, un morceau de désert tunisien. Des silhouettes, les habitants de ce lieu de vie temporaire, des apparitions fantomatiques et lointaines. Une de mes premières photographies est celle d'un homme tchadien qui tient à bout de bras un morceau de feuille A4 : la confirmation du rejet définitif de sa demande de statut de réfugié – REJECTED. C'est une image, et il me l'offre. Un numéro et un langage bureaucratique. La vie, l'avenir de cet homme tiennent sur ce bout de papier tendu comme un manifeste.

Sur aucune carte

Les réfugiés originaires de Côte d'Ivoire m'ont accueilli dans le camp. Diarra, puis Amidou et toute une communauté m'ouvraient ses portes. Nos échanges allaient s'enrichir durant deux années dans un secteur précis du camp portant la lettre E. Le secteur des personnes déboutées du droit d'asile étaient parquées là : toutes les communautés d'Afrique de l'Ouest, et des Tchadiens, des Soudanais, des Irakiens, des Palestiniens, une famille du Bangladesh. Je donne des cours d'initiation à la photographie sur la base d'un projet de volontariat avec une ONG. Celui-ci me permet d'avoir une présence quotidienne dans un camp qui était sous les autorités administratives de l'UNHCR et sécuritaire des militaires tunisiens.

J'avais l'autorisation d'enseigner la photographie à des adolescents, mais en réalité je ne leur apprenais rien. Je leur fournissais du matériel argentique, ils étaient libre de faire n'importe quel type d'image. L'autorisation de photographier ne me donnait accès qu'à une partie de l'histoire, une réalité fragmentée. Alors, j'ai commencé par dessiner une carte, comme pour m'excuser d'être là. Je souhaitais représenter ce morceau de territoire tunisien qui n'était sur aucune carte et qui certainement ne le serait jamais. Un lieu de vie créé à partir de rien : une route, du sable autour et la Libye à cinq kilomètres. Un lieu surexposé à la lumière et des personnes sous-exposées médiatiquement.

Les réfugiés de Choucha – hommes, femmes et enfants – vivaient la double peine, celle de subir la fin d'un conflit et celle d'être laissés là trois années après l'ouverture du camp.

La carte est un relevé topographique maladroit dessiné au crayon et composé de feuilles A4 scotchées les unes aux autres. J'ai effectué ce relevé en deux temps : un en juillet 2012, et l'autre six mois plus tard. Le nombre de tentes avait diminué entre-temps.

Comment représenter ce territoire en constante recomposition ? L'(in)utilité de cette carte ? Un document troué de pertes d'informations, avec pour seule légende une date.

Ironie du sort : je suis entré dans le camp par la route située au nord, j'ai donc dessiné cette carte en allant vers le sud. Rapport Nord-Sud inversé. Je suis un cartographe profane.

Choucha, janvier 2014, des femmes et des enfants mendient l'eau et la nourriture pendant que les hommes s'efforcent de trouver du travail dans la ville de Ben Guerdane. Je n'étais pas revenu dans le camp depuis juillet 2013, je savais que les organisations humanitaires étaient parties mais je n'avais pas idée des conséquences. *“Child protection”, “vulnerable cases”*...

Le vent balaie tout.

Aujourd'hui, en 2015, ceux qui restent ne veulent toujours pas de Choucha. Ils ne veulent toujours pas de cet *“Empire”* et voudraient manifester. Mais, à quoi bon une manifestation en plein désert ? Le vent balaie tout. Le rapport au temps n'est plus le même, les jours n'ont plus d'importance. Le sable détruit tout et fait craquer le tissu des tentes trop fragiles. Les familles ont quitté le camp au début de l'année 2014. Elles sont retournées en Libye pour rejoindre l'Italie par la mer.

“ Quatre ans passés à Choucha, et tu finis par te transformer en vieillard ”, m'a dit un jour Amidou. Certains sont devenus fous. “ Dieu est fort ” : ces mots résonnent dans le camp. Les hommes aussi sont forts, ceux qui ne s'inclinent pas et n'abandonnent pas. “ Même pas un quart d'heure ”, m'a dit un jour un jeune Gambien, Omar ;“ S'il y avait la sécurité dans mon pays, je ne serais certainement pas resté ici dans ce camp. Même pas un quart d'heure. ”

Samuel Gratacap



Empire, camp de réfugiés de Choucha, 2012 - 2014, sans titre.

Photographe dont le travail s'inscrit à la fois dans le champ des arts visuels et celui du photo-journalisme, Samuel Gratacap s'intéresse aux phénomènes de migration et aux lieux de transit générés par les conflits contemporains. Ses projets sont le fruit de longues périodes d'immersion, un temps nécessaire pour comprendre la complexité des situations et restituer ce qui, au-delà des nombres, des flux, des cartes, des données géopolitiques et de l'actualité médiatique, en constitue le cœur : des trajectoires et des expériences personnelles.

Son ambitieux projet *Empire* résulte de plusieurs séjours qu'il a faits entre 2012 et 2014 dans le camp de réfugiés de Choucha, situé en Tunisie, à quelques kilomètres de la frontière libyenne.

Pendant plusieurs années, à partir de février 2011, ce camp créé dans l'urgence par le HCR (Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés) a vu transiter des centaines de milliers de personnes fuyant les conflits de la Libye voisine, mais aussi ceux de l'Afrique de l'Ouest et de la Corne d'Afrique.

S'il a officiellement fermé en juin 2013, plusieurs centaines de réfugiés et demandeurs d'asile ont continué à y vivre, dans un abandon de plus en plus grand.

Les images qui composent *Empire* rendent compte de moments de vie, d'adaptation à l'hostilité de l'environnement, mais aussi d'engagement. Elles figurent des visages, des gestes, des morceaux de désert,



Empire, camp de réfugiés de Choucha, 2012 - 2014, sans titre.

des constructions de fortune, des messages de revendication, des “ âmes errantes ” sillonnant le camp. Ensemble, elles esquissent les contours d'une situation en suspens : “ Mon travail, précise l'artiste, rend compte de l'espace-temps particulier de ce lieu de vie marqué par l'attente. L'attente liée aux différentes étapes des demandes d'asile déposées par les réfugiés qui se mêle à la tension de ces destins suspendus dans un lieu temporaire, devenu pérenne par la force des choses, pour finalement disparaître.”

Marquées par une temporalité qui contraste avec celle des images dont s'alimentent les médias, les photographies de Samuel Gratacap relèvent aussi d'une recherche de formes tout entière portée par le souhait de donner corps, avec justesse, à des expériences singulières.

Aux tirages photographiques de différents formats s'ajoutent des séries de Polaroids, un ensemble d'images apposé au mur, la transcription de témoignages, un plan dessiné par l'artiste, des séquences vidéo. Comme s'il s'agissait, à travers ces multiples éclats, d'essayer de restituer la singularité des voix de Choucha : “ Il n'y a pas une histoire de Choucha, dit Samuel Gratacap, mais autant d'histoires que le nombre de personnes qui y ont vécu.”

Christophe Gallois

EXPOSITIONS

Entrée libre pour toutes les expositions

Galerie Le Lieu - Lorient - 02 97 21 18 02

- Hôtel Gabriel, Enclos du Port - Le Péristyle - 56100 Lorient
mar. au ven. 14h-18h / sam. et dim. 15h-18h
Fermée 1^{er} et 11 nov.

Galerie du Faouëdic/Hors les murs - Lorient - 02 97 02 22 57

- Maison de l'Agglomération - Esplanade du Péristyle - 56100 Lorient
mer. au dim. 14h-19h
Fermée 1^{er} nov.

École Européenne Supérieure d'Art - Site de Lorient - 02 97 35 31 70

- I, av. de Kergroise - 56100 Lorient
lun. au ven. 9h-12h / 14h-19h
Fermée durant les vacances scolaires et le 11 nov.
Ouverture le samedi uniquement pour les groupes, sur RDV.

Médiathèque - Lorient - 02 97 84 33 55

- 4, place François Mitterrand - 56100 Lorient
lun. 13h-19h
mar. mer. ven. 10h-19h / sam. 10h-18h
Fermée 1^{er} et 11 nov.

Galerie La Rotonde - Lanester - 02 97 76 81 81

I, rue Louis Aragon - 56600 Lanester
Lun. mar. mer. et vend. 8h30 - 12h / 13h 30 - 17h
jeu. 10h - 12h / 13h30 - 17h30
sam. 9h - 11h30
Fermée 1^{er} et 11 nov.

Galerie Pierre Tal-Coat - Hennebont - 02 97 36 48 74

15, rue Gabriel Péri - 56700 Hennebont
mar. et jeu. 14h-18h / mer. 10h-12h / 14h-18h
ven. 14h-18h30 et sam. 10h-12h / 14h-17h
Fermée 1^{er} et 11 nov.

DÉTAILS

Dans le cadre de l'exposition : le Combat et l'ordinaire :
Une manifestation nationale en partenariat avec le Cnap.



Avec le soutien et la participation de :



Les Rencontres Photographiques sont organisées par
Sellit 150/Galerie Le Lieu, Lorient

Direction : Marie Béatrice Le Berrigaud
Commissariat des expositions : Émilie Teulon
Accueil : Léna Chauvet-Quidu
Présidents : Marcel Le Lamer & Marie-Lise Mainguet
Trésorière : Marie-Lise Mainguet

PÉDAGOGIE :

Public scolaires :
Comme le reste de l'année, des activités pédagogiques sont proposées
sur les sites d'expositions et en établissements scolaires
Enseignants et animateurs,
n'hésitez pas à nous contacter.

Téléphone : 02 97 21 18 02

contact@galerielelieu.com

Galerie Le Lieu :
Hôtel Gabriel - Enclos du Port - Le Péristyle - 56100 Lorient.

